

his "middling class" is based on relations of authority, not economy, he does not eschew economism enough. J. S. Mill's notion of the "disqualified classes" is the new evidence that Neale adds to this revival of his model. Mill clearly includes many — perhaps most — factory owners in that group; they were certainly strong in later radicalism. In Neale's hands, they become "small capitalists" if not petty bourgeois. Even an adventurous Marxist may be made uneasy at the thought of so many bourgeois as outsiders in a bourgeois society.

Though no Althusserian, Neale laments the lack of sound theory behind most current social history. Centred on rather vague notions of social structure, it embodies merely "a weak version of the Materialist Conception of History" (p. 228). But does the strong version here recommended produce great benefits for history? When applied at full strength, it seems to add nothing new. Neale's main original idea, the five-class model, is not derived from strict Marxist theory. (It may be reconcilable to theory, but that is something else.) Perhaps social historians should take their Marxist theory, as so many "middling class" radicals took their medicine, in homeopathic doses.

Nicoll COOPER,  
Carleton University.

\* \* \*

ANTOINE SYLVÈRE. — *Toinou, le cri d'un enfant auvergnat*. Paris, Plon, 1980. Xxii, 404 p.

Les historiens qui s'intéressent aux couches populaires ont toujours une plainte commune. Les sources d'information qui leur permettent de reconstruire tant bien que mal la vie des communautés ouvrières et paysannes sont des documents produits en dehors de ces communautés. Rapports de police et de fonctionnaires, enquêtes, données statistiques — tout cela est le produit de gens qui se situent à l'extérieur des classes populaires. Le regard vient du dehors, et rares sont les sources « internes ». Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait une poignée d'ouvriers militants qui nous ont laissé des souvenirs de leurs luttes, on ne peut en dire autant pour les masses rurales. Le paysan, c'est l'autre « grand muet » de la société française.

Cela pour signaler l'intérêt qu'on doit porter d'emblée à ce livre. Toinou est le petit nom en dialecte auvergnat d'Antoine Sylvère. Officier, industriel, résistant, Sylvère (1888-1963) a laissé plusieurs manuscrits autobiographiques dont *Toinou*, écrit pendant les années trente. Issu d'un milieu de pauvres paysans du Massif Central, « Toinou » a voulu expliquer, en se l'expliquant d'abord à lui-même, comment il a réussi à s'échapper de sa condition. Il ne s'agit pas, cependant, de l'histoire d'une quelconque ascension sociale. C'est plutôt une longue interrogation sur les forces sociales et culturelles qui dominaient la jeunesse de l'auteur. Ce faisant, Antoine Sylvère brosse un tableau saisissant du rude monde campagnard d'avant 1914.

Comme document humain son récit est passionnant. Il manque malheureusement l'épaisseur de détail sur les pratiques agricoles qu'on trouve dans l'extraordinaire *Vie d'un simple* de Guillaumin; mais il apporte autre chose. Qu'est-ce que l'historien peut apprendre de *Toinou*? D'abord et surtout, on y voit un système dans lequel la reproduction sociale se trame à l'aide de mécanismes efficaces et souvent brutaux.

À l'école du bourg, les bonnes sœurs et les frères — à noter: même après les lois Ferry, les paysans ici restaient fidèles à l'école confessionnelle — «faisaient apprendre» en faisant pleuvoir des coups sur les têtes courbées et affolées des jeunes rustres. Les fils de bourgeois, eux, recevaient une considération toute autre: jamais on n'osait porter la main sur la personne du fils du notaire! Le niveau de violence «normale», partie intégrante du quotidien des couches populaires, est frappant, sans vain jeu de mots. La main leste est partout: au sein de la famille et entre copains comme à l'école. Aux yeux de Sylvère, toutefois, celle-ci a conféré à la menace et à la pratique des «corrections» une vocation sociale. «L'école des Frères fournissait ainsi à la bourgeoisie locale une ample provision d'adolescents préparés à leur futur rôle d'ouvriers et de métayers sans exigences, silencieux, soumis, craintifs» (p. 125). Trop fort? Bien sûr, c'est un processus qui n'était pas «conscient», mais que le lecteur parcoure lui-même ces pages et qu'il juge ensuite si une telle expérience ne favorise pas la «sorte de fatalisme sombre» dont parle Sylvère.

Dans cet univers de souffre-douleurs où le pot de terre se casse toujours contre le pot de fer, on rencontre quand même des êtres admirables. Ce qui ressort du livre, c'est le farouche esprit d'indépendance du paysan qui veut gagner sa vie et ne jamais se sentir obligé envers personne. (C'est pourquoi la loi de 1898 sur les accidents de travail fut mal reçue à la campagne: elle ferait vivre des «feignants»!) Il y a aussi le grand-père de Toinou qui a donné à son petit-fils l'exemple d'un homme de valeur, sans instruction mais pour lequel le savoir a pris une dimension extraordinaire. C'est lui en premier lieu qui a transmis à Toinou le goût d'apprendre et, surtout, de maîtriser le français, cette langue étrangère de ceux d'en haut. La plupart des gens d'Ambert, toutefois, sont de pauvres hères, accablés par les soucis quotidiens de leur condition. Comme le père de Toinou, que six ans de métayage ont laissé sans un liard, et qui cherche de quoi vivre pour sa famille en travaillant dans une scierie à raison de quarante-cinq sous par jour. Comme les vieux ou les invalides, victimes de maladie ou d'accidents de travail, obligés de quêter de porte en porte, et sur lesquels Sylvère a écrit les pages qui sont parmi les plus belles du livre. Comme Rose, enfant abandonnée, petite domestique de ferme, qui s'est donné la mort pour échapper à la honte des «attentions» que lui imposaient le fils du fermier et ses amis.

De telles histoires pathétiques se prêtent facilement au mélo, et c'est le grand mérite de l'auteur de savoir l'éviter. Le regard de Sylvère est froid et ironique, et la plupart du temps il laisse au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions. Celles-ci, à mon sens, doivent rejoindre les propos de Barrington Moore dans son livre déjà classique sur *Les origines sociales de la dictature et de la démocratie*. D'après Moore, les historiens occidentaux braquent de préférence les phares de leurs recherches sur la violence des époques révolutionnaires, tandis que la violence répressive et «normale», la petite violence de tous les jours qui sous-tend l'ordre établi, reste dans l'ombre. *Toinou* nous oblige de regarder cette petite violence en face en nous montrant l'univers implacable des ruraux qui, en quelque sorte, payaient la note pour la Belle Époque.

E. P. FITZGERALD,  
Carleton University.